

# Néant

Vous, qui vivez heureux, vous ne sauriez comprendre  
L'empire que sur moi ces songes pouvaient prendre ;  
Mais lorsque je tombais de leur enchantement  
A la réalité qui toujours les dément,  
Si je voulais, luttant contre ma destinée,  
Me dépouiller des fers qui m'ont environnée,  
Une voix me disait : « Puisque tu dois mourir,  
Qu'importe ce bonheur auquel tu veux courir ! »  
Néant, que nos grandeurs ! néant, que nos merveilles  
Néant ! toujours ce mot tintait à mes oreilles...  
Après avoir sondé tout penser jusqu'au fond,  
Comme un fruit desséché dont la liqueur se fond,  
Et qui ne garde plus qu'une stérile écorce,  
Aliment sans saveur et décevante amorce,  
Ainsi tous les objets, au bonheur m'engageant,  
Cachaient, sous leurs dehors, ce mot hideux : NEANT !  
Ah ! que nous passons vite au milieu de la vie,  
Et que de peu de bruit notre mort est suivie !  
On dirait que le poids de son adversité,  
Endurcit au malheur la triste humanité.  
A-t-elle assez de pleurs pour l'hécatombe immense  
Que la mort fait sans cesse, et toujours recommence ?  
A-t-elle assez de voix pour dire les combats  
Des misérables jours qu'elle traîne ici-bas ?  
A-t-elle assez de cris pour rendre sa souffrance !  
Non, l'excès de nos maux produit l'indifférence :

Eh! pourtant quel mortel ne se prit à pleurer,  
En voyant près de lui tour à tour expirer  
Tous ceux qu'il chérissait, êtres en petit nombre,  
Unis à notre sort, qu'il soit riant ou sombre ;  
Fractions de notre âme, où nous avions placé  
L'espoir de l'avenir, le charme du passé ;  
Amis, parents, objets de nos idolâtries,  
Que la mort vient faucher comme des fleurs flétries !  
Quel désespoir profond et quel amer dégoût,  
Quand l'âme qui s'éveille entrevoit tout-à-coup  
Que tout sera néant, que tout sera poussière,  
Que la terre elle-même, aride nourricière.  
Après avoir mêlé ses fils à son limon.  
Deviendra dans l'espace une chose sans nom...  
Ce vide de la mort, qui navre et désespère,  
Hélas ! je l'ai compris, quand j'ai perdu mon père  
Le temps fuit, entraînant mes rêves sur ses pas ;  
Mais ce tableau de deuil ne s'effacera pas.

Louise Colet (1810–1876)